

LA CRAVACHE

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Dimanches.

Il n'est pas reçu d'abonnements
les lettres non affranchies
refusées.



Adresser les manuscrits et la
correspondance aux bureaux de
réduction.

BUREAUX DE RÉDACTION : GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28. — (Boîte dans l'allée).

AVIS

Nous avons reçu plusieurs **CRITIQUES THÉÂTRALES**, mais aucune ne remplit les conditions voulues. Nous prévenons les personnes qui seraient dans l'intention de nous adresser des articles de ce genre, à titre de spécimen, que nous exigeons de la critique impartiale et non de l'encens ou de l'éreintement de parti pris.

Les écrivains qui voudraient concourir, devront nous faire parvenir leur copie le lundi de chaque semaine. Nous aviserons de notre acceptation, de collaboration suivie, celui qui aura mérité cette préférence.

A TRAVERS LA GOMME

Le jour où cravache en main, nous sommes entrés dans la lice, notre parti était pris, et nos réflexions faites.

Nous n'ignorions pas à quels dangers s'expose le critique courageux qui heurte de front les vices à la mode et flagelle les coquins impudents.

On ne flétrit pas impunément ce qu'il y a de plus respecté et de moins respectable au monde : l'hypocrisie.

Toute lutte entraîne avec elle des haines et des vengeances, et dans la presse satirique surtout, on peut dire que rien n'est plus près du coup donné que le coup rendu.

Malheureusement, tous les coups ne portent pas, ceci soit dit en passant aux nigauds qui ont bien voulu se reconnaître dans quelques-uns de nos articles.

Quant aux menaces qui se partagent avec les barbarismes la lettre de ces braves sans noms, elles nous paraissent si souverainement méprisables et sentent de si loin leur petit crevé que nous n'en au-

rons pas parlé s'il n'y avait là, matière à plaisanterie... rabelaisienne.

Ceci m'amène tout naturellement à raconter une anecdote révoltante dont le héros est un gommeux bien connu à Lyon pour l'exigüité de ses chapeaux et la raideur de ses moustaches.

Le crevé en question, un piètre sire entre parenthèses, se présenta lundi dernier chez un photographe de nos amis :

— Monsieur, dit-il, en tirant de son portefeuille une photographie toute villageoise, je viens vous demander un léger service... inutile de vous dire qu'il vous sera royalement payé.

— De quoi s'agit-il, demanda notre ami, en regardant sournoisement le gommeux.

— Oh! de bien peu de chose... Il s'agirait simplement de placer la tête de ce portrait, sur un corps plus convenablement vêtu...

L'artiste prit la photographie et regarda.

Un jovial paysan s'y étalait dans un fauteuil biséculaire; ses cheveux outrageusement pommadés avaient repris en certains endroits la ligne verticale qu'ils affectionnaient et un large chapeau plat tranchait sur un gilet à carreaux gris endossé pour la circonstance.

Mais, Monsieur, cet homme a fort bonne mine, dit malignement le photographe, en regardant le gommeux.

— Vous ne me comprenez pas, ou vous feignez de ne pas me comprendre, reprit celui-ci en rougissant; puis, d'un air embarrassé, cet homme est mon père, et je...

Et vous n'osez pas avouer votre honnête origine, interrompit sévèrement notre ami; oh! je vous avais vu venir, mon beau monsieur, vous ne seriez pas fâché

— Serait-ce une indiscretion de vous demander si vous savez où l'on vous conduit.

— Mais M'ssieur, gnia pas de mal. Je peux ben vous le dire: je rentre en place.

Pauvre enfant! murmura le vieux monsieur, je m'en doutais!... Il se pencha alors vers l'oreille de la jeune fille et lui dit quelques mots à voix basse.

Aussitôt, une vive rougeur empourpra le visage déjà rose de la paysanne qui se prit à pleurer à chaudes larmes. Abimée dans une douleur bruyante, elle ne remarqua pas la fuite des misérables qui voulaient la jeter au cloaque de la honte.

Ce fut le vieillard qui, le premier, s'aperçut de leur disparition. Il appela de suite l'attention de la jeune fille sur ce nouvel exploit des deux pourvoyeurs. Les larmes se changèrent alors en sanglots. La foule s'amassait et devenait rapidement compacte.

Afin de soustraire la paysanne à des questions indiscrettes, qui ne pouvaient que raviver un chagrin trop violent, pour souffrir de banales consolations; son sauveur la fit entrer dans un magasin de soirées, où il fut accueilli avec une respectueuse déférence.

Evidemment, c'était une maison d'amis.

Ce fut là, que, dans un récit entrecoupé de larmes, la Charollaise raconta ce qui précède. Ce n'était pas tout: l'infortunée ne possédait plus rien!... Dépouillée de son linge et de son argent, sans asile, ne sachant qui intéresser à son malheur, qu'allait-elle devenir?

La providence ne devait pas l'abandonner.

Les honorables et charitables personnes qui l'entouraient, prirent, sur le champ, des dispositions pour assurer son avenir. Elle fut, dès le lendemain, placée chez une parente. Quant à l'homme, aux sentiments nobles et généreux qui l'avait arrachée de l'abîme, il l'indemnisait largement du vol dont elle avait été victime.

de présenter un père en habit noir... dont les mains seraient plus fines et qui porterait au besoin... la rosette. Eh! bien ce n'est pas moi qui me prêterai à cette décapitation odieuse, allez porter ailleurs votre sottise vanité....

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris le crevé s'empressa de mettre la porte et l'escalier entre les sarcasmes de mon ami et sa triste personne.

Est-ce assez écœurant, amis lecteurs? et la vie que mènent ces cerveaux creux les fait-elle tomber assez bas.

Ces gravures de modes qui ne rougiraient pas d'un crime, rougissent d'un père laborieux dont la faiblesse les a fait ce qu'ils sont: des êtres nuls et embarrassants.

Pour se donner des titres de... bassesse, ces pitres ne reculent devant aucun moyen. Heureux quand ils peuvent obtenir, à force de mensonges, les parasites sans pudeur qui tourbillonnent autour de leur portemonnaie.

Tout reniement est odieux; mais quand il s'agit d'un père, on ne sait quel qualificatif donner à cette lâcheté inouïe, passée à l'état d'habitude parmi ces rachitiques au cœur sec.

Certes, les renégats sont nombreux de par le monde; à tous les pas dans la vie, on se heurte à quelque platitude monstrueuse. Sans parler des renégats politiques, gens qui échappent à la cravache pour plusieurs milliers d'excellentes raisons, on rencontre assez souvent de curieux spécimens de la bassesse humaine, je n'en veux pour preuve que la sottise des parvenus et l'hypocrisie des Escobards de sous-rangs; mais quelle bassesse peut être comparée à l'infamie des drôles qui osent renier leur famille eux, dont les parents rougiraient à bon droit.

Le même soir, plainte fut déposée au parquet. Les papiers de la Charollaise portaient le nom de Claudine Bonjour. Nous verrons, plus tard, pourquoi Bérard les avait mis dans sa poche et l'usage qu'il en fit.

Qu'étaient devenus les deux larrons? Bérard, après avoir tourné l'angle, se mit à marcher paisiblement, comme un honnête portefaix. Il traversa la passerelle du Collège et vint déposer son fardeau dans un cabaret de la rue Montgolfier. Il se fit servir un verre et attendit la nuit. Lorsque les réverbères furent allumés, il reprit la malle, traversa les Charpennes, et arriva au *Dépôt*.

Une ombre glissa le long de la meule de foin. C'était Ventre-d'Osier.

La botte de foin, qui masquait l'entrée, fut enlevée et la malle introduite dans le trou. Elle disparut bientôt dans l'intérieur, tirée par les bandits qui s'y trouvaient blottis. Bérard et Ventre-d'Osier suivirent la malle.

Entrons en rampant comme eux. Il y a là, des visages inconnus. Ce sont des *apprentis*, ou des anciens en rupture de ban.

Quelle est cette caisse mignonne, qu'un des voyous est en train de fracturer. Que renferme-t-elle?

Horreur! c'est le cadavre d'un enfant nouveau-né!... En voilà un cadeau de noce, s'écria l'un des bandits, où diable as-tu déniché ce *momichon*? dis-donc Joannis. — La boîte était posée sur un banc du quai Saint-Clair, répondit l'interpellé.

— Mais, regardez donc, les joyeux, il y a un billet. Qui sait lire?

Ventre-d'Osier allongea la main, prit le billet et lut: *Cet enfant est mort de misère. Son père m'a abandonnée... que le lâche soit maudit.*

En voilà un boniment de carton! s'écria Bérard, s'il l'a plan

FEUILLETON DE LA CRAVACHE

LES VOYOUS DE LYON

Grand roman contemporain inédit

PAR J.-M. GUBIAN

XXI

La traite des blanches

(SUITE.)

Au moment où le marteau frappait doucement deux coups sur la porte d'allée du lupanar: un beau vieillard, portant à la boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur, s'était arrêté sur le trottoir opposé en couvrant d'un regard attristé cette nouvelle pensionnaire du lieu d'infamie. Il paraît que cet examen l'étonnait beaucoup, car il paraissait troublé et il murmurait: Ce n'est pas possible... trop de candeur... il y a quelque chose là-dessous.

En articulant, à demi-voix, ces conjectures, ce monsieur qui, par l'élégance de sa mise semblait appartenir à la haute société, semblait contenu par une hésitation scrupuleuse. Sa pudique indécision fut de courte durée. Il descendit rapidement sur le pavé et tirant la jeune fille par la manche de sa robe d'indienne il lui dit: « Mademoiselle, j'aurais une communication très-importante à vous faire. Voudriez-vous m'écouter, un instant? »

La Charollaise leva, d'un air étonné, ses grands yeux clairs sur ce monsieur si bien mis, qui lui parlait avec un accent de douce autorité. Subjuguée par les manières, pleines de distinction, du vieillard, elle répondit avec empressement: « Qu'y a-t-il pour vot'e service M'ssieur. »

Ah ! si tous ceux qui méprisent avec raison ces dandys effrontés avaient le courage de le leur dire en face, flagellaient de leur dédain cette race corrompue ; en un mot, si les crevés ne rencontraient autour d'eux ni lâche complaisance, ni stupide admiration, les travailleurs ne subiraient pas journellement leurs passades insolentes, et dans tous les lieux publics nous n'assisterions pas à l'écoeuvante comédie que jouent aux dépens de la morale et de la... salubrité publique ces mannequins sans âme et leurs tristes drôlesses.

Mais, c'est trop s'occuper de ces êtres dégoûtants à plus d'un titre, les pieuvres qui vivent de leur crétinisme se chargent de mettre un frein à leurs scandales, laissons-les se... manger entr'eux et parlons d'autre chose.

Aimez-vous la musique ? on en fait partout. Dans les maisons, chez les concierges, dans les cafés, concerts en bas, concerts en haut, partout enfin excepté dans les bois d'où le froid a chassé nos virtuoses à plumes.

Ce ne sont pas ceux que je regrette le moins.

Toutes nos félicitations cependant à M. Aimé Gros, l'intelligent directeur des concerts du Casino ; ses soirées musicales resteront le great-attraction de cet hiver si pauvre en distractions, et tous les amateurs de bonne musique iront se consoler, en écoutant Marsick et Sarasate, des massacres quotidiens dont la salle Senterre bien plus que la Serbie est le théâtre.

A propos de Serbie, je sougeais en mon gîte :

Car, que faire en un gîte à moins que l'on ne songe ? je sougeais donc au proverbe latin, *si vis pacem para bellum*, et je me disais que l'ogre russe devait avoir furieusement envie de la paix pour préparer ainsi la guerre.

En présence du piteux résultat obtenu par les efforts réitérés et impuissants de la diplomatie européenne, ne serait-il pas temps de changer la locution et de dire :

Si tu veux la guerre prépare la paix.

Amis lecteurs, que vous en semble ?

MARIUS VILLARD.

BINETTES LOCALES

MAMAN PINET

Qui n'a rencontré dans les couloirs du Casino une grosse commère au teint pivoine, à l'œil en coulisse, aux mamelles monstrueuses, à la mise moitié duègne, moitié folichonne ?

C'est maman Pinet ; âge, 45 ans, prof., *entremetteuse* et marchande à la toilette.

chée (1), elle en trouvera bien un autre, donne-moi donc ce miché que j'aile l'enterrer.... en matelot.

Il prit la boîte, se glissa jusqu'à l'issue et alla jeter le tout dans le Rhône.

C'était l'enfant de ce monstre !... C'était son propre fils !...

XXII

L'Abattoir.

La rue des Argues, peu connue même des Lyonnais, part à angle aigu de la rue Moncey et aboutit en face des casernes de la Part-Dieu.

Déserte la nuit, cette rue n'est guère sillonnée, en plein jour, que par quelques soldats qui abrègent ainsi leur route, en dépit des cloaques qui l'émaillent. La nuit, cette rue, véritable coupe-gorge, est plongée dans l'obscurité. Quelques masures, échelonnées à de grandes distances, ont leurs volets fermés et de minces filets de lumière, se projettent dans la nuit, comme un cierge mortuaire, par les impostes souvent veuves de leurs vitres.

Il est onze heures du soir. De temps en temps une ombre glisse le long des murs, disparaît dans une ruelle remplie d'immondices et après avoir marché environ cinquante pas, tourne brusquement à gauche.

Suivons une de ces formes humaines et tâchons de savoir ce qu'elle va faire, à cette heure, dans ce dédale de murs écroulés et de clôture en planches vermoulues.

C'était un homme de haute taille, qui cheminait ainsi à pas de loup. Lorsqu'il arriva près d'un poteau, qui jadis servait de support à un escalier, il se dressa sur la pointe des pieds et frappa de son bâton un fil de fer suspendu, comme par hasard, au faite du pilier.

(1) S'il l'a quittée.

Cette catin, après avoir, pendant quinze ans, mis ses charmes à l'enchère dans un entresol de la rue de la Monnaie, vit aujourd'hui d'excitation à la débauche et de détournement de mineures.

C'est à cette Messaline invalide que s'adressent ces vieux fourbus, dont la peau n'est plus qu'un sac à mercure, pour se rassasier d'un fruit vert. Pour deux louis, maman Pinet jettera dans les bras de ces boucs puants la fille du peuple, à l'âge jusqu'à ce jour, que la misère a chassé de sa mansarde pour la faire descendre sur le trottoir !...

Toujours à l'affût de ces victimes du désespoir, la vieille coquine fait miroiter à leurs yeux les enivrants du bal et des soupers fins. En attendant la *pratique*, elle les nourrit, les héberge et leur *donne* de splendides toilettes.

Maman Pinet sait bien qu'un Céladon quelconque lui remboursera au quintuple le montant de ses avances.

L'ignoble créature conduit ses *pensionnaires* au Casino, au théâtre et autres lieux publics. Cette exhibition a pour objet le placement de la *merchandise*.

Quand elle a trouvé un amateur, maman Pinet entre dans les plus minutieux détails sur l'âge, le caractère et les aptitudes intimes de la proie convoitée. Elle *anatomise*, pour ainsi dire, la pauvre enfant qui bientôt sera livrée, pour deux ou trois cents francs, aux caresses empoisonnées d'un vieillard aux chairs pourries !...

Puis, lorsque la fleur sera devenue fumier, maman Pinet la vendra encore aux maisons de tolérance. Cet horrible tribut, prélevé sur la débauche, rapporte gros à cette femme, que dis-je, à ce monstre, à cette lèpre hideuse.

Maman Pinet opère aussi pour le compte des petits crevés. Moyennant la bagatelle de dix francs, elle leur procure les éléments d'une partie carrée.

L'histoire de cet être abject est celle d'une foule de ces malheureuses créatures, qui débutent par vendre des bouquets de violettes et finissent leur carrière sur une paille de l'Antiquaille ou sur les dalles de la Morgue !...

O temps ! ô morues !...

Maman Pinet a vu le jour dans la loge d'une portière de la rue Port-du-Temple.

Dès l'âge de douze ans, elle avait la bosse de l'impudicité et scandalisait les voisins par le cynisme de son langage et la perversité de ses mœurs.

Après un pareil début, sa route était toute tracée. A seize ans, elle dotait la Charité d'un bâtard de plus et, deux mois après, elle avait un numéro sur les registres de la police.

Arrivée à l'âge de vingt ans, elle vint s'asseoir sur les bancs de la correctionnelle pour complicité de vol. En sortant de prison, elle se plaça comme sous-maitresse dans un établissement de la petite rue Longue.

Ce fut dans l'exercice de ses délicates fonctions qu'elle tourna la tête à un ex-bonnetier et cela à tel point, qu'il en fit sa femme... mais là, pour de bon.

Il descendit ensuite sur un terrain en contre-bas, remplis de décombres et de détritus nauséabonds. Cet amas de platras et de scories étaient les ruines d'une maison écroulée depuis de longues années.

Le rôdeur en fit le tour avec circonspection.

Bientôt, d'entre les pierres, surgit une tête enveloppée d'un foulard jaune et disparut. Alors notre voyageur se courba et, marchant en rampant sur les mains il atteignit une ouverture.

Ce trou, d'aspect sinistre, dissimulé par des plantes d'orties souillées d'ordures, donnait accès à des marches d'escalier, grossièrement creusé dans le sol.

L'homme en compta huit, en descendant, tourna à droite dans un couloir voûté, puis ayant fait environ trente pas, il se trouva près d'une porte cintrée haute de quatre pieds au plus. Il la fit gémir d'un violent coup de pied.

La même tête, coiffée du foulard jaune, se montra de nouveau derrière la porte entrebaillée.

L'arrivant se baissa et fut introduit. La porte se referma derrière lui et tout-à-coup ses yeux furent frappés par une vive lumière.

Un troisième personnage venait d'apparaître et de placer sous le nez de notre homme une lanterne sourde qu'il avait jusqu'alors dissimulée sous sa blouse.

— Ah ! c'est toi, Guillou, dit l'homme à la lanterne.

— Comme tu vois. Les Bérard sont-ils là !

— Oui, il y déjà un moment.

— Et Ventre-d'Osier ?

— Pas encore.

— Ah ! diable, ça me chiffonne.

— C'est encore de bonne heure. Il viendra bien. Entrons.

En disant ces paroles, l'homme poussa du genou une autre porte vermoulue, placée dans une encoignure ; et tous trois entrèrent dans une cave spacieuse.

Cinq ans plus tard, le vieux prenait son passeport pour l'autre monde, laissant à sa *chaste* épouse une dizaine de mille francs.

Avec ce capital, maman Pinet prêta sur gage aux grues en panade. C'est ainsi qu'elle a monté, à peu de frais, son fonds de marchande à la toilette.

Si les imbéciles qui se font plumer par les filles de marbre, ouvraient les placards de maman Pinet, cela leur donnerait peut-être une leçon radicale.

Le petit *Chose* y trouverait le chèle et les dentelles dont il a couvert les épaules de Cascadette. Il se rappellerait que pour offrir tout cela à une marchande d'amour, à l'heure ou à la course, il s'est serré le ventre et diné, pendant trois mois, à vingt-deux sous.

Le grand *Machin*, contemplerait avec désespoir la parure pour l'achat de laquelle il a puisé dans la caisse de son patron, et n'a évité la cour d'assises que grâce à l'intervention de sa famille. Parure, d'une grande valeur, destinée à obtenir des faveurs dont le prix courant est de quarante sous !... Pauvres jobards !...

Et maman Pinet exerce paisiblement, comme si elle était patentée son maquignonage infect. Elle est au mieux avec les pisteurs nocturnes, fréquente le monde interlope, mange des huitres et boit du *Sauterne*, tandis que sa place est à Saint-Joseph ou plutôt à Montpellier !...

Ne mérite-t-elle pas les coups de cravache dont je lui cingle le visage ? Les honnêtes gens me répondront : oui.

JARBOL DE MESSIMY.

SALMIGONDIS

Madame et Monsieur sont en train de se quereller.

La bonne revient du marché.

— Qu'apportez-vous là, Catherine ? fait tout-à-coup madame, en fouillant dans le panier de la bonne.

— Des carottes.... du cervelas....

— Du cervelas ! s'écrie madame, nous avions déjà du cerf là.

Heureusement monsieur n'a pas compris

* *

Ceci se passait la semaine dernière, au n° 40, de la rue Gasparin.

Un de nos amis se présente à la loge du concierge :

— Pourriez-vous me dire si M. Ménélas est chez lui ?

— Il ne demeure plus ici.

— Vous devez vous tromper ; quand M. Ménélas déménage, il m'écrit.

— Eh bien ! monsieur, vous devez savoir qu'il est mort depuis trois mois !...

Ahurissement du visiteur.

C'était le *cercle* de messieurs les voyous !

Ils étaient là une vingtaine, accoudés sur une longue table, supportée par des tréteaux et éclairée par un lampion fumeux suspendu à la voûte.

Les uns buvaient, les autres jouaient aux cartes. Quelques-uns, isolés dans un coin, *montaient* une affaire et calculaient, à voix basse, les chances probables de quelque criminelle expédition.

Il y en avait aussi qui venaient là, pour se dérober aux recherches de la Sûreté qui, à cette époque, était loin de soupçonner l'existence de ce repaire.

La disposition du local assurait à ses hôtes une certaine sécurité. En effet, la longueur du chemin voûté, qu'il fallait parcourir pour arriver à cette cave, prouve surabondamment qu'elle ne faisait pas partie du bâtiment écroulé.

Effectivement, ce souterrain se trouvait juste placé au-dessous de la cuisine d'un marchand de rogomme de la rue Moncey. Cet établissement avait été surnommé, par les voyous, l'*Abattoir* !

Quel nom lugubre ! Et que de scènes sanglantes ont dû se passer ici ! Abattoir ! ce mot ne résume-t-il pas toute une horrible nomenclature de crimes et de sang.

La cave, proprement dite, du marchand de vin était pourvue d'un guichet, pratiqué dans le mur, qui servait de passage à la consommation des bandits. La cave des voyous était donc isolé de l'Abattoir ? Non. Une trappe existait dans la voûte du souterrain. Elle ne s'ouvrait que dans des cas extraordinaires, et se trouvait au-dessus de la table.

Cette table communiquait précisément dans la cuisine de l'Abattoir, où, pour la dissimuler, on avait placé dessus un vieux coffre en sapin, servant de bûcher.

Ces détails topographiques sont nécessaires pour bien faire comprendre au lecteur la scène qui va suivre.

(Reproduction interdite.)

(La suite à Dimanche.)

TRIBUNE DU PARNASSE

NOTRE SIÈCLE

Allons, haut la cravache et cinglons les épaules
De tous les gens tarés, de tous ces mauvais drôles
Qui règnent sur le monde en lui dictant des lois.

Au lieu du pilori, le vice a son pavois!...
Les coquins ont l'encens, l'honnête homme la roue,
Conscience, honneur, vertus sont trainés dans la boue!...

Allons, venez ici forçats considérés,
Avec vos compromis si souvent déchirés.
Défilez devant moi, princes de la finance
Qui des sueurs du pauvre avez doré la lance
Où s'étale au soleil votre blason sali.

Jamais au mot *prison* votre front n'a pâli.
Pourtant c'est le legis de l'infime canaille.
Pourquoi les grands escrocs font-ils encore ripaille
Au nez des malheureux qu'ils ont dévalisés?
Les plateaux de Thémis ont-ils été brisés?

Vingt fois, à votre gré, vous faites banqueroute,
Et du bain aujourd'hui, vous ignorez la route!....
Du haut du piédestal où vous trônez en rois,
Vous contemplez votre œuvre et narguez à la fois
Juges, naïfs, manants, honneur, délicatesse;

Si vous êtes voleur, votre femme est comtesse!....
Et vous, négociants, avez-vous mérité
L'estime qu'on accorde à cette probité
Qui présidait toujours aux actions de nos pères?
N'avez-vous pas souvent pressuré les misères
Qui grouillent au legis de ceux dont le labeur
Remplit vos coffres-forts, fermés pour le malheur?

Je sais qu'il est des cœurs ouverts à la prière
Du malheureux. Je sais que la ruche ouvrière
Bénit l'humanité de quelques fabricants.
Mais je ne parle ici que de ces sacrifiants
Qui rognent chaque jour l'insuffisant salaire
D'un père de famille, obligé de se taire;

Sinon, plus de travail. Je tiens à cravacher
Ceux qui de leur conscience ont fait si bon marché.
Je veux stigmatiser ces cancre- de fabrique
Qui traitent leurs vassaux de crétiens et de clique.

Approchez tous Rodius, Basiles, Escobards,
Phalange au regard louche, approchez- donc, cafards,
Dont le fiel se détrempe aux vases d'eau bénite;
Je vais vous cravacher selon votre mérite.

Que pouvez-vous bien dire à ce Dieu juste et bon?
Venez-vous de vos vols demander le pardon?
Pensez-vous devenir aussi purs qu'une vierge
Quand vous aurez brûlé de magnifiques cierges?
Arrière mécréants, hypocrites sans cœur,
Pitres du sanctuaire, imbéciles acteurs,
Dont le masque est tombé, depuis le grand Voltaire.
Loups, vous êtes connus : restez dans vos repaires.

Venez à votre tour, pieuvres de haut parage.
Ne dois-je pas aussi consacrer une page
A l'impudicité? Vous réglez par le fait.
Sans pudeur, sans amour, vous traitez à forfait
De l'honneur de celui dont vous videz la bourse.
Marchez donc haut le front, poursuivez votre course;
Vous trouverez toujours dans ce boueux chemin
Des êtres assez vils pour vous tendre la main.

Portez le désespoir au sein de la famille,
La honte sur les fronts où la chasteté brille.
Ne vous arrêtez pas; qu'est-ce qui vous retient?
C'est à vous désormais que le monde appartient.

Allons, courbez l'échine invalides d'alcôve;
N'êtes-vous pas, pourceaux, confits dans l'eau de mauve!...
N'avez-vous pas flétri, pour quelques pièces d'or,
Des enfants qui sans vous, seraient chastes encor?

Avez-vous eu pitié des pleurs de vos victimes?
N'avez-vous pas broyé les sentiments intimes
De celle qui voulait résister à vos feux? .
La pauvre fille a dû... subir le vieux gâteau....
Non repus, vous souillez la couche conjugale.
Et lorsque la misère à leur foyer s'installe,
Vous achetez toujours, et souvent à vil prix,
La honte de l'épouse et l'honneur du mari.

Assez. Au pilori il faudrait que j'attache
La moitié des humains. Trop courte est ma cravache.
J.-M. GUBIAN.

LES INUTILES

AIR : Du Charlatanisme

Sur notre globe en mouvement,
Malgré sa rondeur avérée,
Tout, au lieu d'aller rondement,
Va comme une boule carrée.
On y voit des tableaux hideux,
L'infamie dans tous les styles,
Où des vauriens font dire d'eux :
Ça, c'est encor des inutiles.

Un employé, chargé de faire le recensement, se présente
chez mademoiselle Véronique, une jeune fille de cinquante
ans.

— Votre âge? lui demande-t-il.

— Trente deux printemps, répond mademoiselle Véronique.

— Et combien d'hivers? riposte l'employé.

Une nourrice est assise à Bellecour:

— Sais-tu quelle est cette femme demanda le père Vingtrinier à Peladan.

— Non!

— Parbleu! c'est la Boîte au lait

Madame X., dame patronnesse de l'OEuvre des filles repenties, doit une partie de sa fortune aux libéralités de son beau-frère qui est... au mieux avec elle. Cette perle de la fidélité conjugale a des réparties d'une inconséquence inouïe.

Un de ses adorateurs lui faisait comprendre que son mari la délaissait pour le turf, les boudoirs et les tapis verts.

— Baron, que voulez-vous? j'aime mon mari comme.....

comme..... mon beau-frère

Mais au moins, reprit le baron, vous n'aimez pas votre beau-frère comme vous aimez votre ..

La dame n'a pas répondu, mais elle ne s'est pas fâchée.

Un lanceur de la place Colbert descend la Grand'Côte, sa femme au bras.

Un camarade le rencontre:

— Eh! Gugusse, crie celui-ci, où vas-tu comme ça, avec ta locomotive?

— Tiens, c'est ma femme!...

— Ta femme (s'inclinant avec grâce)? Bonjour madame.

Deux individus se promènent au Parc.

Tout-à-coup, l'un d'eux se retourne:

— Quel est donc ce bruit de cri-cri qui nous poursuit depuis un instant? s'écrie-t-il d'un ton furieux.

Jugez de son étonnement en apercevant une grue si maigre que ses os en craquaient.

C'était Turlurette qui sortait, ce même jour, de l'Antiquaille.

Sur l'asphalte :

— Votre petit nom, Madame?

— Deux louis, monsieur.

Un ivrogne se présente chez l'un de nos amis qui est médecin.

— Je crois que je suis enragé, lui dit-il.

Le docteur effrayé se recule de trois pas.

— Mais qui vous fait croire cela?

— Docteur, j'ai horreur de l'eau! ..

J'entre à la Nuée bleue pour trouver le mot de la fin.

La première tête que j'aperçois appartient à un gommeux de la pire espèce, un imbécile de la plus belle eau.

Une cocotte est assise près de lui:

— Voulez-vous accepter un bock, madame? dit le gommeux.

— Avec plaisir, monsieur, répond l'oiseau du trottoir.

Le bock est ingurgité. La petite dame se lève et se prépare à sortir.

— Voulez-vous m'accepter pour vous reconduire, propose le gommeux.

— Ah! non, s'écrie la cocotte, j'accepte la bière, mais pas la cruche!...

Le Rôdeur.

UNE PENSÉE PAR SEMAINE

Si, devant vous, votre femme déteste les hommes barbus, soyez certain que son amant peut faire concurrence à un sapeur.

CORNIBUS.

Des octrois, tous ces employés,
Sondeurs et tailleurs de chevilles,
Que l'on prétend souvent ployés
Sous les canons et les roquilles;
Consommant, ne produisant rien,
Sans critique des plus subtiles,
De tous ces gens-là dit-on bien :
Ça, c'est encor des inutiles.

Tous ces vieux empileurs d'écus,
Ces ladres, sourds à l'infortune,
Qui n'ont seulement pas vécu
Quand survient la mort importune;
Tout progrès de l'humanité
Les trouvera toujours hostiles.
On peut donc dire en vérité :
Ça, c'est encor des inutiles.

Carmes, capucins, récollets,
Solitaires dans vos retraites,
Compteurs de grains de chapelets,
Fervents égoutteurs de burettes,
Cagots, qui par béat serment
Jurez de rester infertiles,
De vous on dit tout uniment :
Ça, c'est encor des inutiles.

Ces débiles petits crevés
A la rachitique cervelle,
Se donnant des airs dépravés,
Des deux bouts brûlant la chandelle,
Cheveux partagés sur le front,
Ne mordant qu'aux choses futiles,
Qui ne ressentent nul affront :
Ça, c'est encor des inutiles.

Puis tous ces royaux rejetons,
Ces potentats en espérance,
Qui nous prônent sur tous les tons
Vouloir le bien de notre France;
Aspirants sauveurs du chaos,
Aux peuples se disant utiles,
Mais de nos jours on dit tout haut :
Ça, c'est encor des inutiles.

FROLETOUT.

ÉNIGME

Mon premier dans les sons que la flûte soupire
Se rencontre souvent, a quelquefois l'empire.
Vous trouvez mon second abondant sous les cieux
Que le soleil parcourt, plus chaud, plus radieux.
Mon troisième apparaît, en changeant de nature
Ou simplement pronom, ou conjonction pure.
Mon tout est l'instrument dont se servent les rois
Pour égorger un peuple ou lui dicter des lois.

F. BERTRAND,
volontaire au 97^e, à Chambéry.

CHARADE

Mon premier au chasseur est presque indispensable;
Pour lui, son homonyme est fort désagréable.
Et quant à mon dernier, pour le trouver partout,
Je voudrais, chers lecteurs, que vous le fussiez tous.
Mon entier joue un rôle important en toilette
Chez Cascadette.

TELLAGIB.

Explication de la CHARADE publiée dans le précédent numéro :
GAZELLE

Explication du LOGOGRIPE publié dans le même numéro :
PISTON - PITON - PION.

COUPS DE CRAVACHE

M. Saint-René Taillandier, — curé de Saint-Augustin, — vient de recevoir une telle volée de bois vert, qu'il en gardera longtemps le souvenir.

Du reste, je dois bien l'avouer, cet ecclésiastique méritait cette leçon, car il avait commis un forfait abominable, — et que seule la mort pourrait expier.

Jugez-en plutôt.

Les bonapartistes se sont adressés à lui pour avoir une messe, au maître-autel, à l'occasion de la fête de très-haute et non impuissante demoiselle de Montijo, comtesse de Théba, dame... de vous savez qui.

Le curé ne s'est nullement préoccupé de la demande de ces messieurs; il a fait célébrer un office au maître-autel...., mais un office d'enterrement.

Si bien que les chilehurstards qui assistaient à la cérémonie, croyant souhaiter longue vie « A Celle qui fut notre souveraine », ont prié pour un inconnu « de condition modeste » qui se serait bien passé de leurs litanies et dont ils ont vu, tout d'un coup, surgir le cercueil.

On deviendrait morose et colère à moins. Aussi toute la gent bonapartiste était-elle furieuse. Elle protesta, et le cé-

lèbre Amigues (Jules) fut chargé de crier anathème au curé de Saint-Augustin.

Dans une lettre où des maçons bien innocents sont mis en cause, l'entrepreneur des manifestations ouvrières dit carrément son fait au prêtre en question.

— Dieu est impeccable, s'écrie-t-il, mais le prêtre ne l'est pas, — et vous, vous avez péché.

Ce Veillot minuscule — et ridicule — m'a fait rire pendant vingt-cinq minutes.

En effet, la coutume d'absoudre le clergé ou de lui infliger une pénitence s'acclimate décidément chez nous.

Ce n'est plus le ministre de Dieu qui prononce les sacramentelles paroles :

— Mon fils, allez en paix.

Mais bien le profane qui dit au même ministre :

— *Vade, retro satanas!*

Je trouve cela d'autant plus drôle que toutes ces petites querelles ne sauraient me toucher..., puisque — par ordre — je ne m'occupe pas de politique.

Par exemple, ce qui a augmenté mon hilarité, c'est cette phrase dudit Amigues (Jules) :

« Il y avait là des gens à mine suspecte, qui témoignaient d'une grande indignation.... »

Cet aveu, dénué de tout artifice, me plaît plus que je ne le saurais dire.

Les Droits du Peuple, — je l'ai écrit l'autre jour, — sont du reste, inépuisables.

Un autre Jules — Jules Richard, — la forte tête du journal, — fait l'apologie du gendarme après avoir fait celle de l'agent de police.

Assurément, c'est son droit, et comme on dit au Palais, il n'entre pas dans ma pensée de le lui contester.

Personnellement, je n'ai pas de raison pour détester ceux qui veillent sur la paix de la société (cliché de 1787).

Mais la façon dont est rédigée cette apologie est unique en son genre, et me rappelle la fameuse chanson :

Deux gendarmes, un beau matin
Chevauchaient le long d'un sentier;
L'un portait, etc.

En effet, après avoir constaté qu'à une botte, c'est-à-dire à un demi-gendarme près, la France possède 27,332 Génomés, et que chacun d'entre ceux-ci se présente « aux populations qui le respectent » sous le triple aspect de « soldat, père de famille et magistrat, » M. Richard a pris un refrain dans le goût de celui de « Brigadier, répondit Pandore, brigadier, vous avez raison, » refrain qui est éloquent dans sa simplicité. Ce refrain, c'est : — Salut ! gendarme.

Cette sentimentalité me touche, mais je gage que les agents de l'autorité (cliché de 1788) sont assez impolis pour ne pas répondre aux nombreux saluts de M. Richard.

Les gendarmes sont si ingrats....

STICK.

SIMPLE HISTOIRE

La scène se passe à Vitauclo (province des Gourdins-de-Faigle), il est neuf heures du soir.

Deux policemen, dont un à sardines, se promènent philosophiquement sur le trottoir, puis viennent se chauffer la trogne au fourneau d'un marchand de marrons.

Bientôt le dialogue suivant s'établit entre les chevaliers du casse-tête :

— As-tu lu Vitauclo-Journal?

— Non.

— Il est fameux aujourd'hui!... Ça vient, mon cher, ça vient. Avant six mois, le petit reviendra et va balayer toute cette vermine qui...

— Ce ne sera pas trop tôt. Mais, si le borgne prenait le dessus?

— Es-tu bête!... Comment veux-tu que ce blagueur arrive à conduire la barque? Déjà les trois-quarts des frères et amis le traitent de renégat.

— C'est égal, il est à l'œil, cet avocat.

— Ha! ah! ah! la bonne blague. Tu me feras mourir avec tes calembours.

— Il n'a pas l'air de vouloir lâcher l'os.

— On lui laissera l'os et nous mangerons la viande, nigaud!...

A ce moment, le sardiné prêta l'oreille.

— Je crois que j'entends chanter, dit-il.

— C'est peut-être chez la mère Fanny. Si c'est chez elle, il n'y aura pas besoin d'y aller, elle ne reçoit que des gens paisibles et pour une romance....

— Je ne dis pas, mais G., le rédacteur du *Stick*, y va quelquefois. Si c'est lui qui beugle, je lui f. une contravention.

— Et pourquoi donc à lui plutôt qu'à un autre?

— Parce que c'est une canaille, une espèce de rédacteur de mon c. qui est de la bande de toute cette saloperie qui lit le *Petit-Vitauclo*. Tu ne le connais pas?

— J'en ai bien entendu parler, mais....

— Tous les anciens de nous autres le connaissent bien. Il y a longtemps qu'il est signalé et nous le tenons de près, surtout depuis une certaine brochure qu'il a publiée contre notre protecteur.

— Qui donc?

— Tu sais bien, le petit rouget qui avait fondé un journal exprès pour nous et pour les avocats qui n'avaient pas été nommés dans les légumes.

Tout en parlant, les deux limiers se sont approchés de l'établissement d'où partait la voix entendue.

— Passons par l'allée, dit le chef, nous entrons par derrière... et si c'est lui qui ouvre le bec, je le mouche.

A ce moment, une dame chantait le *Paysan de Pierre Dupont*. Soudain elle s'arrêta interdite, confuse : les deux policiers venaient de faire irruption dans la salle.

— Vous savez bien qu'on ne chante pas, dit l'argousin, sur un ton qui pouvait rendre dix points à un bouledogue.

— Monsieur, fit humblement la maîtresse de l'établissement, on chante bien doucement.

— Doucement ou fort, c'est défendu.

— C'est bien, monsieur, on se taira.

— Ça m'étonne que ce ne soit pas G. qui chante, ajouta le sardiné, les yeux flamboyants de haine et de mépris.

M. G. a eu le bon esprit de ne pas répondre à cette grossière provocation. Je lui en fais mes sincères compliments.

JEAN-SANS-PEUR.

VARIÉTÉS

SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ

PAR UN MOBILE DU RHÔNE

(Suite).

Le lendemain 11 novembre, après nous avoir distribué le boni de la compagnie, des chassepots et quelques vestes et képis, sortant du magasin d'habillement du 74^e de ligne, on nous ordonna de prendre chacun une couverture avec défense de toucher à nos armes, c'est-à-dire de les briser comme nous l'avions fait la veille.

D'après l'ordre qui nous fut lu, cette défense formait une des clauses du traité de reddition de la place.

A huit heures, on nous fit mettre sur les rangs, avec armes et bagages, et on nous conduisit sur la place d'Armes.

Là je vis une scène que je n'oublierai jamais.

Le mobile Crote, exaspéré à l'idée de rendre son fusil aux Prussiens, se mit en devoir de le casser sur un banc de pierre. Un officier du Haut-Rhin marcha sur lui le sabre au poing et lui porta un coup terrible. Heureusement un camarade put saisir le bras de ce forcené et faire dévier l'arme. Toute la garnison se mit à huer ce commandant qui venait de commettre un pareil acte de brutalité. Alors cet homme alla jusqu'à dire « qu'il ferait punir le coupable, de mort, par l'ennemi. »

Et dire que ce sont des officiers de cette trempe, qui ont osé affirmer que c'était à l'indiscipline des mobiles du Rhône qu'était due la perte de Neuf-Brisach!...

On défila par la rue de Bâle où l'on ne voyait qu'armes brisées sur tout le parcours. La garnison ne voulait pas subir l'affront de les rendre à l'ennemi. Il n'y eut que la mobile du Haut-Rhin qui les rendit ainsi que les deux tiers des mobiles du Rhône : parce qu'on nous fit sortir les premiers et nos officiers d'arrière, pistolet au poing, prêts à faire feu sur quiconque aurait tenté de s'écarter de la colonne.

Nous sortîmes de la ville par la porte de Bâle, où les Prussiens, occupant nos postes, nous attendaient. Ils nous rendirent les honneurs militaires. Lorsque nous fûmes arrivés en dehors des fortifications, et à 50 mètres du canal, on nous fit placer en ligne, par nos officiers, qui n'avaient pas rendu leur sabre, le commandant de place nous passa en revue et enfin, rendant son épée, il nous livra aux Prussiens. Quelle poignante douleur étreignit alors l'âme des mobiles du Rhône!...

Ne voulant à aucun prix rendre mon fusil intact, j'en brisai le chien et le point de mire, d'un coup de talon.

Ordre nous fut donné de rendre nos armes.

Les Prussiens s'attendaient à une opération aussi régulière que méthodique; ils furent ahuris en nous voyant jeter nos fusils avec rage.

Un officier prussien vint alors nous compter, nous fit placer par quatre et par sections de seize hommes. Puis on nous fit défiler en marchant du côté de Vieux-Brisach, escortés par

une profusion de casques pointus. Ces chandelles ne devaient plus nous quitter jusqu'à la fin de notre captivité.

Manière de nous intimider, quatre pièces de 12, se chargeant par la culasse, défilèrent au grand trot de leurs six chevaux.

Nous passâmes devant le fort Mortier, qui n'était plus qu'un amas de ruines. Arrivés sur le bord du Rhin, on nous plaça par trente et quarante dans des barques. Une heure après, nous étions tous sur le territoire allemand, parqués sur la place d'une petite ville dont le nom m'échappa.

Toutes les fenêtres étaient pavoisées et mille cris de : Vive la Prusse! à bas les Français! arrivaient jusqu'à nous et nous brisaient le cœur. Nos fronts étaient brûlants de honte et d'indignation.

Nous restâmes là pendant sept heures, mourant de faim pendant que les Prussiens se gorgeaient de victuailles et surtout de spiritueux. Toute cette soldatesque était ivre et le pistolet au poing, cherchait à découvrir quelques francs-tireurs vosgiens.

Jusqu'à ce jour, les Prussiens les avaient impitoyablement fusillés, ne les reconnaissant pas comme soldats réguliers. Mais le capitaine de ces braves leur avait fait délivrer des effets de la ligne et des livrets de *tirailleurs de la mobile*.

J'étais exténué de fatigue et de soif. A bout de forces, je me dirigeai vers une femme, accoudée sur sa fenêtre, et lui demandai un verre d'eau. Elle s'empressa d'aller quérir à boire. Je tenais encore le verre à la main, lorsqu'un officier prussien vint à grands coups de sabre nous déloger de là, faisant passer son cheval sur cette pauvre mobile.

Ce butor en blessa plusieurs; quant à moi, je n'eus aucun mal. J'allai tristement m'asseoir sur mon sac, puis, brisé par l'émotion et l'épuisement, je m'évanouis.

Mes camarades s'empressèrent auprès de moi, et bientôt je fus remis de cette faiblesse.

A cinq heures et demie nous partîmes et bien escortés, je vous l'assure, ayant toujours la lance des uhlands dans le dos et le plat du sabre des officiers sur les épaules.

Pendant ce trajet de quarante kilomètres, il y eut même des coups de feu. Les Prussiens tuèrent quelques francs-tireurs qui avaient conservé leur casquette.

Un officier, qui avait brûlé la cervelle à l'un de ces enfants des Vosges, poussa son cheval sur un soldat du 74^e de ligne. Ce malheureux militaire, corse d'origine, exaspéré de cette indignité, tira de sa poche un revolver et étendit raide l'officier prussien.

Le Corse ne lui survécut pas longtemps. Quatre uhlands l'entourèrent et le hâchèrent à coups de sabre. Leur rage ne s'arrêta pas là, ils blessèrent plusieurs prisonniers inoffensifs.

Le reste de la route se fit presque en courant. On ne nous laissa pas même boire une goutte d'eau dans les villages que nous traversons. Quelle pénible agonie!...

A minuit, nous arrivâmes à Koëningén.

Des tables, pouvant contenir une vingtaine de personnes, étaient dressées dans les rues. Les habitants apportèrent des provisions qui furent englouties en un clin d'œil, malgré leur mauvaise qualité. En prévision d'un second jeuné forcé, chacun bourra ses poches des débris du pain noir qu'on nous avait donné.

Le 12, à une heure et demie, on nous empila dans des wagons à bestiaux, garnis de quelques fétus de paille. Nous étions trente-quatre dans chaque, plus trois chandelles, baïonnette au canon, qui se tenaient continuellement contre la porte.

C'est à peine si nous pouvions nous asseoir sur notre sac. Nous restâmes cinquante-deux heures dans cette position et nous ne mangeâmes que deux fois, la première en wagon et la seconde à Leipzig.

C. PEYRONNET.

(La suite au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE

SCHIS-ATICK. — Passe-à avec coupures.

COCASSIER. — Les questions d'économie politique ou sociales nous sont interdites par la loi sur la presse.

L. P. CASSANDRE. — Votre article sur Senterre est d'un goût douteux. Un autre sujet.

A. SPHA. — Votre pensée aura les honneurs de l'insertion. Du gaulois à l'avenir.

Ludovic DAUBIER. — Nous attendons impatiemment.

R. BORISTE. — Êtes-vous mort?

FROLETOUT. — Nous continuerons à tailler dans vos envois.

R. ETIQUÉ. — N'avez-vous pas quelques boutades dans votre sac? Si oui, envoyez.

ÉSOPE. — A dimanche prochain.

A. CORON. — J'irai vous voir et vous soumettrai le projet en question.

Le Propriétaire-Gérant : F. BESSON.

Lyon. — Imprimerie BESSON et PERRELLON, Grande rue de la Guillotière, 28.

F. Besson